

## *Avant-propos*

Marie-Ève Thérienty

Poétiques journalistiques (1760-1830). Ce titre peut apparaître comme une provocation ou comme un oxymoron désinvolte. Pourtant, la démarche poétique se justifie, doublement, en matière de presse, à la fois pour des raisons théoriques et pour des raisons intrinsèques qui tiennent à la qualité littéraire du corpus.

### NÉCESSITÉS THÉORIQUES DE LA DÉMARCHE POÉTIQUE

Il peut paraître avisé, au moment où les études littéraires sont en crise, de conforter les approches théoriques et méthodologiques qui les soutiennent et de prouver leur utilité notamment dans une perspective d'étude et d'appréhension globale des systèmes de communication. Il s'agit, en fait, d'en appeler à une poétique qui se ferait sans diagnostic posé *a priori* sur la littéarité des textes. En effet, la démarche poétique s'appuie sur le développement dans les années récentes de méthodes d'analyse des textes (la narratologie, la stylistique, l'étude de l'énonciation, l'analyse du paratexte, l'étude de l'intertextualité...) qui permettent de définir la poéticité des textes. Or longtemps, l'utilisation de ces méthodes a dépendu d'une forme d'évaluation intuitive, parfois inconsciente de la légitimité du texte. La démarche poétique semblait être « naturellement » plutôt destinée à l'étude des auteurs canoniques et déjà légitimes qu'à celle de textes anonymes, inconnus, soupçonnés de non-littéarité, voire manifestement non littéraires. Or le paradoxe est qu'actuellement sinon la poétique, du moins ses composantes disciplinaires et notamment la narratologie, sont récupérées par d'autres

disciplines dynamiques comme la sociologie ou l'information-communication pour une expertise du monde contemporain. L'ouvrage récent de Christian Salmon sur le *storytelling*<sup>1</sup> en est une manifestation éclatante. Dans le domaine des études historiques, les historiens de la culture s'avèrent aussi de plus en plus sensibles à une expertise pragmatique des textes et recourent avec succès aux outils de la poétique. Le paradoxe est donc qu'au moment où l'on s'interroge sur l'utilité des études littéraires, au moment où le nombre des étudiants en littérature chute de manière inquiétante dans les universités, les méthodes mises au point depuis vingt ans par ces mêmes études se généralisent dans d'autres champs de l'analyse textuelle.

Il ne s'agit pas ici de conseiller aux littéraires un abandon de leur champ originel – la littérature – mais au contraire, de proposer de mieux le définir et de l'étudier sans l'isoler artificiellement de l'étude des autres productions textuelles. Cette extension généralisée de la démarche poétique aurait un double objectif. D'un côté, elle permettrait de délimiter plus nettement les frontières entre la littérature et le non-littéraire. Ainsi l'utilisation de la poétique a permis d'apaiser le débat sur la paralittérature en montrant que le diagnostic de littéarité ou de poéticité d'un texte ne dépendait pas de sa valeur et que le roman populaire ou le roman-feuilleton relevaient de la littérature<sup>2</sup>. L'ouvrage de Gérard Genette, *Fiction et diction*, a « relittérisé » et légitimé toutes les fictions tout comme des études plus récentes l'ont fait pour le journal intime<sup>3</sup> ou l'essai<sup>4</sup>. De l'autre côté, cette utilisation de la poétique permettrait aussi d'étudier dans un contexte historique donné les circulations, les hybridations, les échanges, les transpositions entre la littérature et les autres champs de la communication non littéraires, comme les médias.

1. Christian Salmon, *Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater des esprits*, éditions La Découverte, Paris, 2007.

2. Je pense notamment aux travaux de Jean-Claude Vareille. *Le Roman populaire français (1789-1914), idéologies et pratiques*, Pulim/nuit blanche éditeur, 1994 et *L'Homme masqué, le justicier, le détective*, Presses universitaires de Lyon, 1989.

3. Voir Michel Braud, *La Forme des jours*, Seuil, 2005.

4. Voir Claire de Obaldia, *L'Esprit de l'essai*, Seuil, 2004.

## NÉCESSITÉS INTRINSÈQUES

Comme le souligne Yannick Seité dans un article novateur<sup>5</sup>, la presse paraît être le domaine rêvé pour l'utilisation de la poétique car le journal est « un objet textuel composite », « qui met le langage dans tous ses états ». Des études poétiques récentes de la presse quotidienne du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>, après 1830, ont manifesté le fort degré de littéarité de ces articles – chroniques, faits divers, reportages, interviews – et le mouvement dialectique qui liait littérature et journalisme au XIX<sup>e</sup> siècle. Une forme d'urgence poussait donc à l'expertise poétique du corpus périodique antérieur, le cadre de la revue *Orages* permettant justement d'interroger la période 1760-1830, période qui voit se complexifier considérablement l'offre périodique. Cette étude s'avérait d'autant plus nécessaire que si la recherche dix-huitiémiste a depuis longtemps initié des travaux d'ampleur grâce au réseau rhône-alpin, et notamment à Jean Sgard<sup>7</sup>, Claude Labrosse<sup>8</sup> et Pierre Réat<sup>9</sup>, les dix-neuviémistes ont pris un certain retard pour le premier tiers du siècle. Ce numéro d'*Orages* doit permettre de construire une vraie histoire de la poétique journalistique au-delà des coupures historiques institutionnelles et de s'intéresser plus spécifiquement aux périodes de césures qui ont jusqu'à présent été un peu négligées comme l'Empire et la Restauration.

Même si la variété de la presse prérévolutionnaire n'est généralement pas appréhendée à sa juste mesure, les principaux périodiques de la

5. Yannick Seité, « Politique et poétique : le cas de la gazette », dans *Gazettes et information politique sous l'ancien régime*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p. 327-334.

6. Nous pensons aux ouvrages de Corinne Saminadayar-Perrin, *Les Discours du journal, rhétorique et médias au XIX<sup>e</sup> siècle*, Presses universitaires de Saint-Etienne, 2007, Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, *L'Écrivain-journaliste au XIX<sup>e</sup> siècle*, Cahiers intempestifs, Saint-Etienne, 2003, de Marie-Eve Thérenty, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*. Le Seuil. 2007 et à la somme à paraître sous le titre de *La Civilisation du journal, histoire culturelle et littéraire de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle*, nouveau monde éditions, 2008 ou 2009.

7. Jean Sgard et al., *Dictionnaire des journaux (1600-1789)*, Voltaire Foundation, 1991.

8. Claude Labrosse, *L'instrument périodique, La fonction de la presse au XVIII<sup>e</sup> siècle*, en collab avec P. Réat, PUL 1985. Claude Labrosse, *Naissance du journal révolutionnaire, 1789*, en collab avec P. Réat, PUL, 1989.

9. Pierre Réat, *Les Gazettes européennes de langue française*. Répertoire, Bibliothèque nationale de France, 2002 ; *Le Journalisme d'ancien régime. Questions et propositions*, Lyon, PUL, 1982 ; *La Révolution du journal, 1788-1794*, Paris, Ed. du CNRS, 1989 ; *Textologie du journal, Cahiers de Textologie n° 3*, Paris, Minard, 1990.

période (1760-1789) restent des gazettes, des grands journaux savants et des « Spectateurs ». Mais le combat des lumières pour la liberté d'expression ainsi que la liberté presque illimitée que connaît la presse entre 1789 et 1792 libère les plumes, les poétiques et les imaginaires. 190 journaux politiques et d'information générale sont lancés à Paris en 1789<sup>10</sup>, les formats et les formules se diversifient. *La Gazette nationale* ou *Le Moniteur universel* de Panckoucke créée le 24 novembre 1789 unit les traditions des gazettes et des journaux littéraires avec une grande variété de contenu. Les premiers journaux-pamphlets promouvant l'écriture périodique satirique sont créés avec le *Fouet national* en septembre 1789 ou les *Actes des Apôtres* en novembre 1789. Après les « Spectateurs », de nouvelles formes de journaux-fictions apparaissent comme *Le Père Duchesne* (novembre 1790-ventôse an II) où le journaliste Hébert affecte un ton populaire et grossier pour mieux apostropher les patriotes. Malgré une période de contrôle répressif de la presse sous le Consulat et le premier Empire, peu à peu, un nouveau paysage périodique se découvre : des quotidiens côtoient des journaux littéraires, des feuilles religieuses, les débuts d'une presse spécialisée et d'une presse féminine, des petits journaux satiriques comme *Le Figaro*, *Le Sylphe*, *Le Trilby*... Les grandes revues, comme la *Revue de Paris* et la *Revue des deux mondes* naissent à la fin de la Restauration et, en ouvrant leur rédaction pour des productions littéraires à la fine fleur des écrivains de l'époque, transforment radicalement les conditions d'écriture des textes<sup>11</sup>.

Les experts mobilisés par ce numéro d'*Orages* confirment l'hypothèse de littérarité et de poéticité des textes journalistiques, et ceci dès 1760. Même dans la gazette, le moins littéraire des journaux du XVIII<sup>e</sup> siècle, le traitement des articles narratifs (le fait divers ou la variété) aussi bien que l'intervention éditoriale manifestent un souci esthétique et le recours à des procédés de manipulation textuelle. Les modalités poétiques diffèrent cependant sensiblement selon le genre des journaux et selon les époques.

L'étude du journal en fait conduit à cumuler aussi bien des études poétiques textuelles que de s'intéresser à d'autres effets poétiques dus à la

mise en page, aux effets du support, ces effets s'accroissant au fur et à mesure que le journal se différencie du livre et que par son format, son rubricage, son énonciation typographique, il manifeste des choix propres. Une poétique du support se développe, qui, cumulée avec des procédés textuels, fait du creuset du journal le lieu de l'invention d'un régime nouveau de littérarité, celui qui va régner au XIX<sup>e</sup> siècle et qui, selon Alain Vaillant, pourrait déjà s'appeler la *modernité*.

## DE LA POÉTIQUE TEXTUELLE...

Il existe d'abord une poétique, une littérarité textuelle qui tient à la posture de celui qui prend la plume. Il est quelquefois autant écrivain que journaliste et donc accompagne la part d'information d'une volonté de séduction. On trouve cette posture d'abord dans la série des « Spectateurs » qui fleurissent dès les années 1720<sup>12</sup> sous une forme souvent épistolaire. S'inscrivant dans le genre défini par le *Spectator* de Steele et Addison ou du *Spectateur français* de Marivaux, 112 *spectateurs* fleurissent entre 1711 et 1789. Ces journaux remettent en cause l'ordre, la hiérarchie, l'impersonnalité développés dans la presse d'information politique (les gazettes) et la presse savante (*Le Journal des savants*, *Le Mercure*, *Les Mémoires de Trévoux*). L'écrivain écrit à la première personne, son journal lui sert de laboratoire littéraire<sup>13</sup>, la forme de la lettre lui permet de prendre position sur tout.

Nos « spectateurs » ont en commun de s'opposer à la pesante impersonnalité des journaux savants; ils y voient l'expression d'un pouvoir anonyme, contraignant, d'un savoir collectif auquel ils opposent la réflexion critique d'un individu qui ose penser par lui-même. Dans l'affirmation de ce parti pris, ils vont revendiquer non seulement la réflexion, le témoignage individuel, mais la liberté du bavardage, de l'irresponsabilité, de l'utilité dérisoire de ramasseurs de « glanes<sup>14</sup> ».

Ces petits journaux ont eu une influence considérable sur l'essor du

12. Voir « Le journalisme masqué » par un collectif (J. Sgard, M. Gilot, R. Grandroute, A. Bony...), *Le journalisme d'Ancien Régime*, presses universitaires de Lyon, 1961.

13. Voir Shelly Charles, *Récit et réflexion, poétique de l'hétérogène dans le Pour et Contre de Prévost*, Voltaire Foundation, Oxford, 1992.

14. *Ibid.*, p. 291.

10. Pierre Rétat, *Les journaux de 1789. Bibliographie critique*, éditions du CNRS, 1988.

11. Nous renvoyons à Marie-Ève Thérenty, *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Champion, 2003.

roman « comme si les formes de l'intervention et celles de l'évasion étaient complémentaires, comme si les modes d'expression étaient en partie les mêmes<sup>15</sup> » mais ils ont déclenché aussi des réactions des autres journaux qui, à partir des années 1760, commencent à regrouper toutes sortes d'informations sur les arts, la culture et les lettres.

Cette posture de recherche d'une écriture, globale à l'échelle des « spectateurs » ou des journaux d'auteur peut aussi se retrouver de manière localisée sous la plume de tel ou tel correspondant dans les gazettes. Le correspondant apprend à composer son texte – depuis les informations circonstanciées qui tiennent lieu d'accroche jusqu'au panorama, forme de clausule attendue –, cherche les effets les plus adéquats, définissant petit à petit, la correspondance journalistique comme un genre à contraintes. De fait, comme le notent Claude Labrosse et Pierre Rézat, il est facile de noter que des textes soignés, aux effets stylistiques mûris remplacent au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle les énoncés rudimentaires du XVII<sup>e</sup> siècle. Fortement influencés par les lumières, les journaux développent des modes d'exposition des faits neufs, jouent des points de vue, utilisent des nouveaux lexiques hérités des Lumières. Se développe également dans certains journaux comme les *Courriers du Bas-Rhin* ou de *l'Europe* une écriture plus sensationnelle et divertissante, riche en faits divers ou en anecdotes. Ces genres mobilisent une écriture narrative fortement influencée par le roman, et jouant de la fictionnalisation ou de la dramatisation. Ce qui amène certains spécialistes de la presse du XVIII<sup>e</sup> siècle à déclarer radicalement :

Les gazettes déploient des stratégies d'écriture ; elles constituent un objet littéraire, résultat d'un travail éditorial spécifique, aussi réfléchi que ses conditions d'exercice le permettent<sup>16</sup>.

Cette poétique évolue évidemment en fonction des commotions historiques. Les périodes de forte répression comme celle de l'Empire motivent d'autres formes de poétiques plus obliques comme le prouve l'utilisation de la case du feuillet.

15. *Ibid.*, p. 310.

16. Denis Reynaud et Chantal Thomas, « La sixième fenêtre », dans *La Suite à l'ordinaire prochain. La Représentation du monde dans les gazettes*, presses universitaires de Lyon, 1999, p. 13.

## ... LA POÉTIQUE DU SUPPORT

Un autre type de phénomènes, encore plus intéressant peut-être et inextricablement lié au premier, doit être étudié dans les journaux. Les spécialistes de la presse<sup>17</sup> du XVIII<sup>e</sup> siècle ont déjà montré comment le journal se détachait petit à petit du modèle du livre pour inventer un nouveau modèle. Le journal met en scène une image totalisante du monde à travers un nouvel objet et un nouveau modèle typographique organisé en rubriques. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, la gazette se caractérise par une écriture collective<sup>18</sup> – elle met en scène des textes de diverses origines notamment grâce aux correspondances – et par une pluralité de genres, du discours à l'historiette. Elle doit organiser, choisir de lier ou non, ces différents textes, résoudre les phénomènes de contradiction. L'organisation en rubriques, la gestion et la modulation des différentes voix du journal, tout comme la disposition du discours éditorial et ses manifestations, relèvent d'une poétique du support.

Le discours éditorial, d'abord, mute petit à petit au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. D'abord extrêmement modeste, placé à la fin de la gazette et réduit à la gestion des contradictions, à des professions de foi de prudence et à des réflexions métadiscursives sur le métier de gazetier, il prend à partir des années 1750 et surtout des années 1770 de plus en plus d'importance jusqu'à devenir un véritable éditorial, généralement agressif, par exemple en 1785 dans *Le Courrier du Bas-rhin*, sous la plume de Manzon, prélude aux premiers-Paris rhéteurs et plastronnants de la Restauration. Le passage d'une rubrique de la fin à la tête du journal accompagne et manifeste une nette rupture énonciative, l'intrusion de la polémique entre périodiques dans le journal et une forte personnalisation de la presse.

La question de la rubrique constitue également un nœud central du changement de paradigme rhétorique. Dans la gazette d'Ancien Régime,

17. Voir Jérémy Popkin, « Une reprise en main et un nouveau départ : la présentation du texte dans les journaux entre 1794 et 1807 », in Pierre Rézat, *Textologie du Journal, Cahiers de Textologie* n° 3, Paris, Minard, 1990, p. 83-98.

18. Voir l'article absolument essentiel de Claude Labrosse et Pierre Rézat, « Le texte de la gazette » dans *Les Gazettes européennes de littérature française, (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, publications de l'Université de Saint-Étienne, 1992, p. 135.

la plus grande partie de l'espace du journal était divisée selon une nomenclature topographique. Vienne, Paris, Londres, Constantinople, Pétersbourg constituaient les points cardinaux du journal et aussi les lignes de découpe du texte. Petit à petit, la rubrique qui répond à la fois à un impératif thématique, mais aussi énonciatif ou générique émerge dans le journal (premier-Paris, fait divers, débats à la chambre, Variétés, publicité) et fait reculer la découpe topographique qui devient une forme de sous-classement à l'intérieur des rubriques sur les nouvelles étrangères ou les nouvelles départementales par exemple.

Dans ce cadre, l'apparition du feuilleton<sup>19</sup>, cette bande en bas-de-page des journaux, constitue manifestement une révolution aussi bien poétique que médiatique. C'est peut-être l'innovation la plus intéressante en matière de poétique, celle qui aura les conséquences les plus importantes dans l'histoire littéraire, engendrant la contiguïté pendant plus d'un siècle de la matière informative et de la matière fictionnelle et favorisant des effets d'hybridation et de contamination dont sont issus le poème en prose, les romans réaliste et naturaliste.

Avant de devenir un genre, le feuilleton a d'abord été un espace à remplir, une « case textuelle<sup>20</sup> » que s'ouvrent *Le Propagateur*, *Le Journal du commerce* puis le *Journal des débats* le 8 pluviôse, an VIII. Le feuilleton serait en fait né d'un « subterfuge fiscal ». Selon l'historien Gilles Feyel, en effet, l'innovation du feuilleton vient du fait que l'augmentation du format de la feuille de journal (et donc la création d'un espace supplémentaire en haut ou bas de page) du quarto traditionnel (11, 3 dm<sup>2</sup>) au petit in-folio (16,1 dm<sup>2</sup>) pouvait se faire sans augmentation du timbre de trois centimes ni de la taxe postale<sup>21</sup>. Les quotidiens adoptent plus ou moins rapidement ce nouvel espace : la *Gazette de France* en quelques mois, le *Journal de Paris*, le 1<sup>er</sup> octobre 1811 (il avait jusque-là privilégié un supplément feuilletonesque par encart), le *Constitutionnel*, seulement en 1832. Au-delà des aléas historiques et des évolutions du feuilleton,

19. Voir Marie-Ève Thérenty, « De la rubrique au genre : le feuilleton dans le quotidien (1800-1835) », dans *Au bonheur du feuilleton*, Créaphis, 2007, sous la direction de Marie-Françoise Cachin, Diana Cooper-Richet, Jean-Yves Mollier et Claire Parfait, p. 67-80.

20. Nous empruntons l'expression à Pascal Durand, « La culture médiatique au XIX<sup>e</sup> siècle, essai de définition périodisation », *Belphegor*, [http://etc.dal.ca/belphegor/vol1\\_no1/ft/arc\\_fr.html](http://etc.dal.ca/belphegor/vol1_no1/ft/arc_fr.html).

21. Gilles Feyel, *La Presse en France des origines à 1944, histoire politique et matérielle*, Ellipses, 1999, p. 61.

cet espace marginal, presque clandestin, se projette d'emblée comme un espace de la proximité, de la connivence avec le lectorat comme en témoigne d'ailleurs le grand nombre de correspondances de lecteurs réelles ou fictives qui y prennent place. À l'abri de la ligne, d'autres genres s'installent dans le feuilleton du *Journal des débats* dès le premier mois : le 9 pluviôse, apparaît la rubrique des modes, le 12 pluviôse s'introduisent les éphémérides politiques et littéraires, le 15 pluviôse surtout, est publié le premier feuilleton dramatique de Geoffroy réduit à la portion congrue par un débordement contigu de nouvelles, de lettres, de jeux, d'annonces.

Sous l'Empire, sous couvert de parler uniquement de littérature et de critique dramatique, le feuilleton développe une écriture ironique qui lui permet d'être la seule rubrique du journal où d'une manière oblique, à déchiffrer, peut s'exprimer une résistance à l'Empire. Ainsi, dans le feuilleton littéraire de Féletz dans le *Journal des débats*, on trouve souvent le panégyrique de Henri IV et de Louis XIV ou encore vantées les vertus de Louis XVI ou plaidée la cause des Vendéens. Le feuilleton nécessite son lecteur herméneute dans des comptes rendus où, comme l'explique Corinne Pelta dans son livre *Le Romantisme libéral*, « la parole détourne le plus souvent la censure en désignant un objet qui n'est pas son objet réel, objet allusif et permet ainsi à l'écrivain de faire le tour de son objet réel<sup>22</sup>. » Tout est à décrypter. Le 31 mars 1814, dans le *Journal des débats*, paraît une variété de Nodier sur la nouvelle édition du *dictionnaire français de Gatel*. Curieusement, Nodier s'appesantit sur l'étymologie du mot coq. Le mot coq vient du mot *gallus* qui vient du radical *gala* qui signifie blancs. On appelait les Francs des *galli* (et plus tard donc des Gaulois) pour les distinguer des Espagnols. L'emblème du coq et de la couleur blanche seraient donc bien les armes parlantes de la France, faisant échec aux trois couleurs révolutionnaires et à l'aigle napoléonien. Nodier ajoute même : « rien ne se nationalise sans tradition<sup>23</sup> ». Le feuilleton se lit donc bien en miroir avec le haut-de-page censuré dont il constitue l'envers déconcertant, instaurant une forme de polyphonie caractéristique de la littérature.

22. Corinne Pelta, *Le Romantisme libéral*, Éditions L'Harmattan, 2001, p. 86.

23. Cet exemple est commenté dans Alfred Péreire, *Le Journal des débats politiques et littéraires, 1814-1914*, Paris, Librairie ancienne Edouard Champion, 1924, p. 36.

À la fin de la Restauration, le feuilleton forme un impressionnant espace critique qui commente toute la production textuelle. Mais cet espace, loin d'être seulement un lieu où, par l'intermédiaire de la critique, un métadiscours sur la littérature s'exprime, est un laboratoire générique expérimental où dès l'Empire, se sont tentées une écriture du social ou une écriture de la fiction, voire une écriture de la fiction sociale, annonciatrice des développements du roman-feuilleton social.

Ce rapide historique explique sans doute la scansion qui marque manifestement les articles de ce numéro d'*Orages*. À un régime de poéticité localisé dépendant essentiellement des acteurs du champ, de leur formation, de leur vision de la presse, répond à partir de 1800 et notamment de la création du feuilleton, un nouveau mode de littéarité fondé notamment sur de la fictionnalisation, de l'ironie et de la parodie.

Du fait de cette scansion majeure, les articles du numéro sont classés chronologiquement. L'article de Claude Labrosse ouvre le débat en organisant une réflexion circonstanciée et interséculaire sur l'existence ou la possibilité d'une poétique de presse. Ce faisant, il pose très précisément pour le XVIII<sup>e</sup> siècle les modalités de l'énonciation journalistique. Anne-Marie Mercier-Faivre étudie la modulation du discours éditorial et le travail stylistique qui s'opère peu à peu dans les gazettes pour transformer ce discours d'abord insignifiant en véritable premier-Paris. Jean Sgard montre que le fait divers très tôt obéit à des effets de fictionnalisation, de dramatisation qu'il trouve dans le roman. Mais leur traitement particulier fait de cette rubrique, à rebours, un laboratoire littéraire. Yasmine Marcil étudie le traitement du compte rendu de récit de voyage dans les journaux littéraires. À partir de l'invention du feuilleton, manifestement le journal quotidien baigne dans une nouvelle forme de littéarité fondée sur l'utilisation de la case oblique: Judith Lyon-Caen le prouve en analysant l'indécision référentielle qui caractérise ses études de mœurs, les virevolte politiques et réincarnations fictionnelles de l'Hermite de la Chaussée d'Antin et la polyphonie médiatique qu'il crée sous la pression de la censure. Fabrice Erre, en inscrivant son analyse du discours satirique dans une chronologie longue depuis 1789 jusqu'à la monarchie de juillet, montre comment s'invente, en quelques dizaines d'années, le discours satirique périodique. Alain Vaillant démontre que la modernité littéraire prend naissance, non sous le Second Empire autour de Baudelaire, mais bien plutôt avec l'entrée dans la médiatisation dans la décennie 1820, qui

permet l'apparition d'une nouvelle littéarité fondée sur l'ironie, la fiction, la polyphonie...

Grâce à une sélection d'articles parus en juillet 1793 dans la *Chronique de Paris* autour de l'assassinat de Marat, Guillaume Mazeau montre avec bonheur comment l'écriture journalistique se construit entre information, éducation et fiction. Olivier Bara restitue l'écriture du feuilleton en reproduisant un feuilleton intégral de critique dramatique du « Père feuilleton » dans le *Journal des Débats*. Cette série d'inédits permet de d'exhiber et de décortiquer ces poétiques journalistiques qui s'inventent dans la presse entre 1760 et 1830 et ceci avant même l'avènement de l'ère médiatique.